



Soirée poésie « Voyages »



1. Nous avons fait un beau voyage, extrait de Ciboulette, Reynaldo Hahn

Nous avons fait un beau voyage
Nous arrêtant à tous les pas
Buvant du cidre à chaque village
Cueillant dans les clos des lilas

- Nous avons rencontré des dindons emphatiques
- Des lapins prolifiques
- Des chapons vieux garçons
- Nous avons rencontré des oies très distinguées
- Des poules intriguées et des chœurs de pinsons
- Nous avons rencontré monsieur l' maire et l' curé
- La mercière et son frère, le receveur et sa sœur

Nous avons fait un beau voyage
C'est le premier jour du printemps
Les oiseaux se mettent en ménage
Chacun voudrait en faire autant

Nous avons fait des découvertes
Tous les ruisseaux ont rajeuni
Les bois ont mis leur robe verte
Et l'on dit que c' n'est pas fini

- Nous avons rencontré des abeilles enfiévrées
- Des cigales inspirées
- Des lézards couchés tôt
- Nous avons rencontré des vaches en robe de bure
- Des chèvres en fourrure, des moutons en manteau
- Nous avons rencontré l' sacristain et son chien
- La baronne et sa bonne, le bedeau et son veau



Nous avons fait des découvertes
On refuse du monde dans les nids
Une seule rose s'est offerte
À vingt papillons réunis

Nous avons fait un beau voyage
C'est le premier jour du printemps
Les oiseaux se mettent en ménage
Tout l' monde voudrait en faire autant

2. Heureux qui, comme Ulysse, a fait un beau voyage, Joachim du Bellay



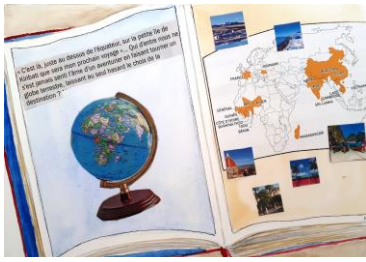
Heureux qui, comme Ulysse, a fait un beau voyage,
Ou comme celui-là qui conquiert la toison,
Et puis est retourné, plein d'usage et raison,
Vivre entre ses parents le reste de son âge !

Quand reverrai-je, hélas, de mon petit village
Fumer la cheminée, et en quelle saison
Reverrai-je le clos de ma pauvre maison,
Qui m'est une province, et beaucoup davantage ?

Plus me plaît le séjour qu'ont bâti mes aïeux,
Que des palais Romains le front audacieux,
Plus que le marbre dur me plaît l'ardoise fine :

Plus mon Loir gaulois, que le Tibre latin,
Plus mon petit Liré, que le mont Palatin,
Et plus que l'air marin la douceur angevine.

3. J'aime rêver en feuilletant un atlas, Claude Delaunay



J'aime rêver en feuilletant un atlas.
D'un continent à l'autre facilement je passe.
J'ai froid aux pôles et soif dans les déserts.
J'embarque au Havre, à Saint-Nazaire.
Et sans le moindre mal de mer,
Me retrouve à Rio, à Buenos Ayres.
Je m'arrête en Guyane, remonte l'Amazone,
Ou, tout simplement le fleuve Maroni.
En visitant les Antilles françaises, et Haïti,
Je pense aux pirates des mers caraïbes,
L'Olonnois, Lafitte et bien d'autres encore...

De là je passe, d'un clin d'œil curieux,
Au Mississippi, à ses alligators aux yeux vitreux,
Ses steamboats, ses bayous et leurs palétuviers.
La Louisiane me retient un bon moment.
Je me souviens d' « Autant en emporte le vent ».
Je vois ses chênes verts et leur mousse espagnole.
Ses allées majestueuses, ses couleurs féériques,
Ses maisons de planteurs châteaux exotiques,
Ses magnolias fleuris au parfum enivrant.
Et puis, lentement, je tourne une page.
Et je tombe d'un seul geste en pleine Indonésie.
Je descends un peu explorer l'Australie,
Saluer les canaques de Nouvelle Calédonie.
Et pour finir, ce soir, je couche à Tahiti
Où les vahinés dansent au son des conques marines.
Demain je me perdrai dans l'immense Asie.
Peut-être dans les sables du Désert de Gobi,
En Sibérie, en Mongolie avec leurs féeries.
La dernière page du livre est une carte du ciel.
Et, pour finir, mes rêves m'emportent vers l'infini.

4. Voyages, Jacques Prévert

Moi aussi
comme les peintres
j'ai mes modèles
Un jour
et c'est déjà hier
sur la plate-forme de l'autobus
je regardais les femmes
qui descendaient la rue d'Amsterdam
Soudain à travers la vitre du bus
j'en découvris une
que je n'avais pas vue monter
Assise et seule elle semblait sourire
A l'instant même elle me plut énormément
mais au même instant
je m'aperçus que c'était la mienne
J'étais content



5. Du côté de Guermantes, A La recherche du temps perdu, Marcel Proust

Les levers de soleil sont un accompagnement des longs voyages en chemin de fer, comme les œufs durs, les journaux illustrés, les jeux de cartes, les rivières où des barques s'évertuent sans avancer.



À un moment où je dénombrerais les pensées qui avaient rempli mon esprit pendant les minutes précédentes, pour me rendre compte si je venais ou non de dormir (et où l'incertitude même qui me faisait me poser la question était en train de me fournir une réponse affirmative), dans le carreau de la fenêtre, au-dessus d'un petit bois noir, je vis des nuages échancrés dont le doux duvet était d'un rose fixé, mort, qui ne changera plus, comme celui qui teint les plumes de l'aile qui l'a assimilé ou le pastel sur lequel l'a déposé la fantaisie du peintre. Mais je sentais qu'au contraire cette couleur n'était ni inertie, ni caprice, mais nécessité et vie.

Bientôt s'amoncelèrent derrière elle des réserves de lumière. Elle s'aviva, le ciel devint d'un incarnat que je tâchais, en collant mes yeux à la vitre, de mieux voir, car je le sentais en rapport avec l'existence profonde de la nature, mais la ligne du chemin de fer ayant changé de direction, le train tourna, la scène matinale fut remplacée dans le cadre de la fenêtre par un village nocturne aux toits bleus de clair de lune, avec un lavoir encrassé de la nacre opaline de la nuit, sous un ciel encore semé de toutes ses étoiles, et je me désolais d'avoir perdu ma bande de ciel rose quand je l'aperçus de nouveau, mais rouge cette fois, dans la fenêtre d'en face qu'elle

abandonna à un deuxième coude de la voie ferrée ; si bien que je passais mon temps à courir d'une fenêtre à l'autre pour rapprocher, pour rentoiler les fragments intermittents et opposés de mon beau matin écarlate et versatile et en avoir une vue totale et un tableau continu.

Le paysage devint accidenté, abrupt, le train s'arrêta à une petite gare entre deux montagnes. On ne voyait au fond de la gorge, au bord du torrent, qu'une maison de garde enfoncée dans l'eau qui coulait au ras des fenêtres. Si un être peut être le produit d'un sol dont on goûte en lui le charme particulier, plus encore que la paysanne que j'avais tant désiré voir apparaître quand j'étais seul du côté de Méséglise, dans les bois de Roussainville, ce devait être la grande fille que je vis sortir de cette maison et, sur le sentier qu'illuminait obliquement le soleil levant, venir vers la gare en portant une jarre de lait. Dans la vallée à qui ces hauteurs cachaient le reste du monde, elle ne devait jamais voir personne que dans ces trains qui ne s'arrêtaient qu'un instant. Elle longea les wagons, offrant du café au lait à quelques voyageurs réveillés. Empourpré des reflets du matin, son visage était plus rose que le ciel. Je ressentis devant elle ce désir de vivre qui renaît en nous chaque fois que nous prenons de nouveau conscience de la beauté et du bonheur.

6. Tours de clefs (extraits), Raymond Devos

Il m'arrive des choses que je ne peux pas expliquer !

Comment expliquez-vous ça ?

Exemple : Je rentrais de voyage...

Je mets ma voiture au garage qui est juste en face de chez moi...

Je sors ma valise...

Distrait, je garde la clef de la voiture à la main...

et... j'ouvre la porte de ma maison avec la clef de ma voiture...

Le temps de réaliser, j'avais fait trente kilomètres !

Je me suis dit : - "Bon je vais donner un simple tour de clef et je vais regagner mon point de départ."

Hop ! (geste de tourner la clef)

La maison qui cale !

On ne sait pas pourquoi !

Alors obligé de constater, devant ma voiture

que j'avais oublié la clef de ma voiture

sur la porte de ma maison ! !

Alors j'ai essayé d'ouvrir la portière de la voiture avec la clef... de la valise !

La voiture qui se fait la malle !

Obligé de refaire les trente kilomètres

en sens inverse, la voiture à la main,

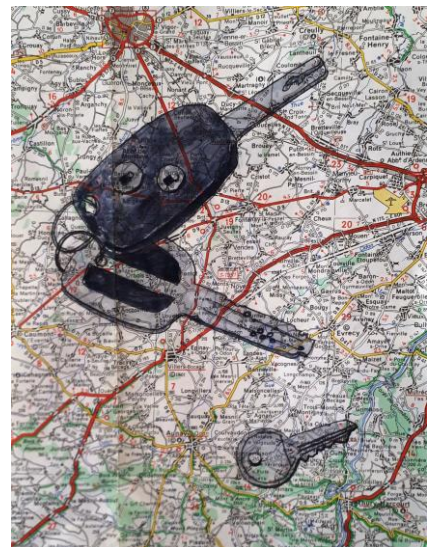
en la tenant par la poignée, comme une valise !

Alors, je n'ai plus eu qu'une chose à faire

c'est de remorquer ma maison

jusque dans mon garage pour y faire

les petites réparations nécessaires...



7. Adieu Meuse endormeuse et douce à mon enfance, Charles Péguy



Adieu, Meuse endormeuse et douce à mon enfance,

Qui demeures aux prés, où tu coules tout bas.

Meuse, adieu : j'ai déjà commencé ma partance

En des pays nouveaux où tu ne coules pas.

Voici que je m'en vais en des pays nouveaux :

Je ferai la bataille et passerai les fleuves ;

Je m'en vais m'essayer à de nouveaux travaux,

Je m'en vais commencer là-bas des tâches neuves.

Et pendant ce temps-là, Meuse ignorante et douce,

Tu couleras toujours, passante accoutumée,

Dans la vallée heureuse où l'herbe vive pousse,
O Meuse inépuisable et que j'avais aimée.

Tu couleras toujours dans l'heureuse vallée ;

Où tu coulais hier, tu couleras demain.

Tu ne sauras jamais la bergère en allée,

Qui s'amusait, enfant, à creuser de sa main
Des canaux dans la terre, - à jamais écroulés.

La bergère s'en va, délaissant les moutons,

Et la fileuse va, délaissant les fuseaux.

Voici que je m'en vais loin de tes bonnes eaux,

Voici que je m'en vais bien loin de nos maisons.

Meuse qui ne sais rien de la souffrance humaine,

O Meuse inaltérable et douce à toute enfance,

O toi qui ne sais pas l'émoi de la partance,

Toi qui passes toujours et qui ne pars jamais

O toi qui ne sais rien de nos mensonges faux,

O Meuse inaltérable, ô Meuse que j'aimais,

Quand reviendrai-je ici filer encor la laine ?

Quand verrai-je tes flots qui passent par chez nous ?

Quand nous reverrons-nous ? et nous reverrons-nous ?

Meuse que j'aime encore, ô ma Meuse que j'aime

8. Le poète formel fait sa malle, Jean-Pierre Balpe



qu'est-ce que tu veux j'ai tout vu j'ai tout vu
la tour de Londres le pont des soupirs
l'Empire State Building Notre Dame de Paris le
zouave du pont de l'Alma j'ai tout vu la tour
de Pise même que mon hôtel était à ses pieds je te dis
je la voyais de ma terrasse j'ai tout vu j'ai vu
la muraille de Chine le mur de Berlin le palais des
papes en Avignon les arènes de Barcelone qu'est-ce
tu veux la tour Saint Jacques les arènes de Nîmes le Prado
ah non pas le Prado pas eu le temps j'ai vu tout Madrid
mais pas le Prado j'ai vu j'ai vu tout ce que tu veux
même le mur des lamentations et le grand canyon
du Colorado et le lac Ontario et les falaises de
Bandiagara qu'est-ce tu veux je te dis qu'est-ce tu veux
Qui m'intéresse maintenant qu'est-ce que tu veux

9. Valise, Dernières nouvelles des choses, Roger-Pol Droit

Impossible de tout emporter.
Impossible et inutile.
Le choix est imposé par la valise, par ses limites.
Exercice de style.
Le plus de possibilités dans le moins d'espace.
Concision, efficacité.
Sobriété d'une vie ramenée à l'essentiel,
Temporairement.
Juste ce qu'il faut.
Avec un peu d'inutile, quand même,
Pour la beauté du geste.
Au cas où.
On ne sait jamais.
Et si d'aventure.
Pourquoi pas, si ça tient.



10. Gare isolée, Maurice Carême



On allume les lampes.
Un dernier pinson chante.
La gare est émouvante
En ce soir de septembre

Elle reste seule
À l'écart des maisons,
Si seule à regarder
L'étoile du berger
Qui pleure à l'horizon
Entre deux vieux tilleuls.

Parfois un voyageur
S'arrête sur le quai,
Mais si las, si distrait,
Qu'il ne voit ni les lampes,
Ni le pinson qui chante,
Ni l'étoile qui pleure
En ce soir de septembre.

Et la banlieue le cueille,
Morne comme le vent
Qui disperse les feuilles
Sur la gare émouvante
Et plus seule qu'avant

11. L'écrivain souterrain, Les Diablogues, Roland Dubillard

- Le reporter : Le prix " littérature pour tous " vient d'être décerné.

Son lauréat a d'ores et déjà trouvé sa consécration auprès d'un nombre considérable de lecteurs, lecteurs qui pourtant vous connaissent à peine. Mais nous avons la chance de l'avoir avec nous ce soir. Alors, Monsieur..., j'espère que vous ne refuserez pas de dire quelques mots à l'attention de ces nombreux lecteurs.



- L'écrivain* : Je vous remercie, mais, à vrai dire, tout ce que j'avais à dire a déjà été imprimé

- C'est exceptionnel ... Mais à propos de l'ouvrage qui vous a valu de recevoir ce prix ...

- J'ai été récompensé pour l'ensemble de mon œuvre. Mais en dernier j'ai écrit : " Il est expressément défendu d'ouvrir les portières pendant la marche du train ".

- Peut-on savoir ce qui vous a poussé à vous exprimer ainsi ?

- Je n'en sais rien moi-même. J'ai écrit cela comme j'avais écrit quelques temps avant " Il est interdit de cracher sur le parquet des voitures ".

Naïvement donc... car pourquoi pas sur les sièges?

- En effet...

- Mais revenons à votre œuvre. Vous écrivez " Il est expressément défendu ... " Pourquoi expressément ? Il suffisait d'écrire " Il est interdit d'ouvrir etc..." ? Non?

- Votre question est intéressante ; c'est l'occasion pour moi de revenir sur les polémiques que cela a engendré. L'adverbe expressément n'a rien à voir avec la métaphysique d'Aristote, qui comme vous savez distingue les formes impresses des formes expresses. En fait c'est une pure coïncidence. Je n'ai jamais rien lu d'Aristote et je crois que lui non plus n'a jamais rien lu de moi ... On m'a reproché par ailleurs d'avoir laissé à entendre qu'en écrivant expressément je réservais cet interdit aux trains express. A entendre certains j'aurais pu écrire : " Il est rapidement défendu ..." Ce sont vraiment de mauvaises querelles.

- Vous avez pourtant écrit " expressément " Pourquoi ?

- Pour tout vous dire, je n'en sais rien moi-même ... Voyez-vous, cela me rappelle celui qui avait écrit : " Il est dangereux de se pencher au dehors ou de laisser passer un bras par la fenêtre..." On a dit et pourquoi pas une jambe ... L'auteur aurait dû dire un membre et vous imaginez sans peine les sarcasmes que cela aurait provoqués !... Vous savez cela n'a l'air de rien mais c'est vraiment difficile d'écrire ce genre de textes.

- Et pourquoi ne faites-vous pas de roman ou de la poésie ?

- Ces textes sont faits pour le métropolitain ... Vous imaginez " Défense de fumer " par exemple dans un roman... Non, mettez-vous à la place du lecteur !

- Si vous voulez bien, j'en viens maintenant à une de vos œuvres qui m'a toujours laissé perplexe

- Dites-moi!

- Heu... Je cite de mémoire " conservez votre titre de transport, il peut être contrôlé en cours de route" Croyez-vous à cette affabulation?

- C'est vrai, vous avez raison, c'est une belle légende et ça n'arrive jamais ... cependant j'ai voulu exprimer pour le voyageur l'opportunité de garder en main ce rectangle cartonné ... Il est symbolique ; il vous occupe les mains pendant que vous roulez, vous pouvez lire ce qui est écrit dessus et ça permet d'éviter les contacts tentateurs avec les autres voyageurs debout comme vous !

- A ce propos on vous a beaucoup reproché d'avoir écrit : " Voyageurs debout quatre-vingt-quinze ; voyageurs assis vingt et un ". Vous auriez pu tout aussi bien écrire l'inverse ?

- Vous savez, je me borne à peindre les hommes tels qu'ils sont, non tels qu'ils devraient être !

- Racinien en quelque sorte, mais méfiez-vous les voyageurs debout sont les plus forts !

- En fait tout aussi cornélien : Voyageurs debout vous ne tiendrez jamais assis à quatre-vingt-quinze. Ne vous lancez pas dans ce combat, vous y serez encore plus mal qu'avant !

- C'est un raisonnement d'écrivain réactionnaire !

- Je ne fais pas de politique !!

- Bien, permettez-moi de citer cet alexandrin qui chante dans toutes les mémoires ! : " Le train ne peut partir que les portes fermées ! "

- Et l'octosyllabe qui suit : " Ne gênez pas leur fermeture ! ". Je suis assez fier du rythme de ces deux phrases, mais aussi de leur contenu : en effet, c'est un jeu absurde, car gêner cette fermeture, c'est risquer de se faire coincer douloureusement par les portes ... et si le train ne part pas, vous ne partez pas non plus !

- Une autre question ... Quand vous écrivez " Ne pas actionner le signal d'alarme sans motif plausible ", que voulez-vous dire exactement ?

- Plausible vient du latin Plaudere applaudir. Si donc, il vous prenait fantaisie de vous servir du signal d'alarme, ne fut-ce que pour savoir comment ça marche, regardez bien vos voisins et voyez s'ils s'apprêtent à vous applaudir... sinon abstenez-vous, il vous en cuirait!

- Eh bien, je crois que nous avons fait le tour il me reste à vous remercier ... et à vous applaudir !

* En 2019, Yves Barbarin a reçu le 1^{er} prix Rimbaud pour un recueil de 12 de ses poésies. Il ne s'agit bien sûr pas de signalisation RATP !

12. Seul, Hortense Vlou

Il se sentait si seul dans

Ce désert

Que parfois il marchait

A reculons

Pour voir quelques traces devant lui.



13. Partir, *Recueil : Seul, roman en vers, Edmond Haraucourt*



Partir, c'est mourir un peu,
C'est mourir à ce qu'on aime :
On laisse un peu de soi-même
En toute heure et dans tout lieu.

C'est toujours le deuil d'un vœu,
Le dernier vers d'un poème ;
Partir, c'est mourir un peu,
C'est mourir à ce qu'on aime.

Et l'on part, et c'est un jeu,
Et jusqu'à l'adieu suprême
C'est son âme que l'on sème,
Que l'on sème à chaque adieu :
Partir, c'est mourir un peu...

14. Ouvrons les yeux, *En effeuillant la vie, Jacques Laclau*

À force de courir aux quatre coins du monde
Afin de retrouver les édens disparus
À force de vouloir s'éloigner de sa rue
Pour trouver des endroits où les rubis abondent ;

À force de marcher sans regarder la route
Sans trop savoir surtout ce que l'on cherche en vain,
De vouloir découvrir le secret des devins
Avec, au fond du cœur, une pointe de doute ;

De n'être qu'affolé à voir le temps qui passe
Sans pour cela pouvoir se dire « j'ai vécu »,
À force de traîner sans s'avouer vaincu
Sur des postes dorées où les envies s'effacent ;

D'avoir les yeux fixés vers d'autres horizons
Espérant y trouver des panacées nouvelles,
Des plaisirs inconnus et des contrées modèles ;
Qui regorgent de fruits en toutes les saisons ;

À cause de cela, on fait toujours en sorte
D'ignorer les couleurs pour vivre dans le noir,
L'on passe bien souvent et sans jamais le voir
À côté du bonheur assis devant la porte.



15. Voyage avec Monsieur Monsieur, *Jean Tardieu*

Avec Monsieur Monsieur
Je m'en vais en voyage.
Bien qu'ils n'existent pas
je porte leurs bagages.
Je suis seul ils sont deux.

Lorsque le train démarre
je vois sur leur visage
la satisfaction
de rester immobiles
quand tout fuit autour d'eux.

Comme ils sont face à face
chacun a ses raisons.
L'un dit : les choses viennent
et l'autre : elles s'en vont.



Quand le train les dépasse
est-ce que les maisons
subsistent ou s'effacent ?
moi je dis qu'après nous
ne reste rien du tout.

- Voyez comme vous êtes !
lui répond le premier,
pour vous rien ne s'arrête
moi je vois l'horizon
de champs et de villages
longuement persister.
Nous sommes le passage
nous sommes la fumée...

C'est ainsi qu'ils devisent
et la discussion
devient si difficile
qu'ils perdent la raison.

Alors le train s'arrête
avec le paysage
alors tout se confond

16. Le vent a fait le tour du monde, Paul Fort

Le vent a fait le tour du monde,
a cueilli toutes les fleurs de Chine,
des roses, des mauves, des blondes, des grises.
Le jour, la nuit,
voici le vent pour tout le monde.

Le vent a fait le tour du monde,
a cueilli toutes les feuilles en France,
des brunes, des vertes, des bleues, des blanches.
La nuit, le jour,
voici le vent pour tout le monde.

Le vent a fait le tour du monde,
a cueilli tous les fruits d'ici,
des jaunes, des rouges, des noirs aussi.
Ni jour, ni nuit,
et c'est l'orage pour ceux d'ici.



17. Demain dès l'aube, Victor Hugo



Demain, dès l'aube, à l'heure où blanchit la campagne,
Je partirai. Vois-tu, je sais que tu m'attends.
J'irai par la forêt, j'irai par la montagne.
Je ne puis demeurer loin de toi plus longtemps.
Je marcherai les yeux fixés sur mes pensées,
Sans rien voir au dehors, sans entendre aucun bruit,
Seul, inconnu, le dos courbé, les mains croisées,
Triste, et le jour pour moi sera comme la nuit.
Je ne regarderai ni l'or du soir qui tombe,
Ni les voiles au loin descendant vers Harfleur,
Et quand j'arriverai, je mettrai sur ta tombe
Un bouquet de houx vert et de bruyère en fleur.

18. Gare de Lyon, chanson de Barbara

Je te téléphone
Près du métro Rome
Paris, sous la pluie
Me lasse et m'ennuie
La Seine est plus grise
Que la Tamise
Ce ciel de brouillard
Me fout le cafard

Car il pleut toujours
Sur le Luxembourg
Y a d'autres jardins
Pour parler d'amour
Y a la tour de Pise
Mais je préfère Venise
Viens, fais tes bagages
On part en voyage

J'te donne rendez-vous
A la gare de Lyon
Sous la grande horloge
Près du portillon
Nous prendrons le train
Pour Capri la belle
Pour Capri la belle
Avant la saison

Viens voir l'Italie
Comme dans les chansons
Viens voir les fontaines
Viens voir les pigeons
Viens me dire "je t'aime"
Comme tous ceux qui s'aiment
A Capri la belle
En toutes saisons

Paris, mon Paris
Au revoir et merci
Si on téléphone
J'y suis pour personne
J'vais dorer ma peau
Dans les pays chauds
J'vais m'enseoleiller
Près des gondoliers

Juste à l'aube grise
Demain c'est Venise
Chante Barcarolle
J'irai en gondole
J'irai sans sourire
Au pont des Soupirs
Pour parler d'amour
A voix de velours



Taxi, menez-moi
A la gare de Lyon
J'ai un rendez-vous
Près du portillon
Je vais prendre le train
Pour Capri la belle
Pour Capri la belle
Avant la saison

Passant par Vérone
Derrière les créneaux
J'avais voir le fantôme
Du beau Roméo
Je vais dire « je t'aime »
A celui que j'aime
Ce sera l'Italie
Comme dans les chansons

Taxi, vite, allons !
A la gare de Lyon.

19. Le poète épique visite New York, Jean-Pierre Balpe

s'éveille comme tous les jours s'éveille
déjeune sort marche regarde parcourt des
rues visite des magasins des galeries
de peinture s'arrête au bord des trottoirs attend
que les feux passent au rouge traverse entre
dans un musée voit des tableaux des tableaux des
sculptures des objets mobiles collages en
mouvement des objets anciens cultures diverses
trace de mémoire sort va au restaurant mange boit
demande un café l'addition ajoute le pourboire se lève
ressort dans les rues marche regarde des vitrines croise
des passants des passantes sourit il fait froid il pleut
presque de la neige entre dans un magasin regarde
des choses des objets hésite n'achète rien repart en marche
marche marche prend parfois un taxi rentre marche dort



20. Elévation, Charles Baudelaire



Au-dessus des étangs, au-dessus des vallées,
Des montagnes, des bois, des nuages, des mers,
Par-delà le soleil, par-delà les éthers,
Par-delà les confins des sphères étoilées,

Mon esprit, tu te meus avec agilité,
Et, comme un bon nageur qui se pâme dans l'onde,
Tu sillones gaiement l'immensité profonde
Avec une indicible et mâle volupté.

Envoie-toi bien loin de ces miasmes morbides ;
Va te purifier dans l'air supérieur,
Et bois, comme une pure et divine liqueur,
Le feu clair qui remplit les espaces limpides.

Derrière les ennuis et les vastes chagrins
Qui chargent de leur poids l'existence brumeuse,
Heureux celui qui peut d'une aile vigoureuse
S'élancer vers les champs lumineux et sereins ;

Celui dont les pensées, comme des alouettes,
Vers les cieux le matin prennent un libre essor,
- Qui plane sur la vie, et comprend sans effort
Le langage des fleurs et des choses muettes !

21. Les conquérants, José Maria de Heredia



Comme un vol de gerfauts hors du charnier natal,
Fatigués de porter leurs misères hautaines,
De Palos, de Moguer, routiers et capitaines
Partaient, ivres d'un rêve héroïque et brutal.

Ils allaient conquérir le fabuleux métal
Que Cipango mûrit dans ses mines lointaines,
Et les vents alizés inclinaient leurs antennes
Aux bords mystérieux du monde occidental.

Chaque soir, espérant des lendemains épiques,
L'azur phosphorescent de la mer des Tropiques
Enchantait leur sommeil d'un mirage doré ;

Ou, penchés à l'avant des blanches caravelles,
Ils regardaient monter en un ciel ignoré
Du fond de l'Océan des étoiles nouvelles.

22. Chanson de la Seine, Jacques Prévert

La Seine a de la chance
Elle n'a pas de soucis
Elle se la coule douce
Le jour comme la nuit

Et elle sort de sa source
Tout doucement sans bruit
Et sans se faire de mousse
Sans sortir de son lit

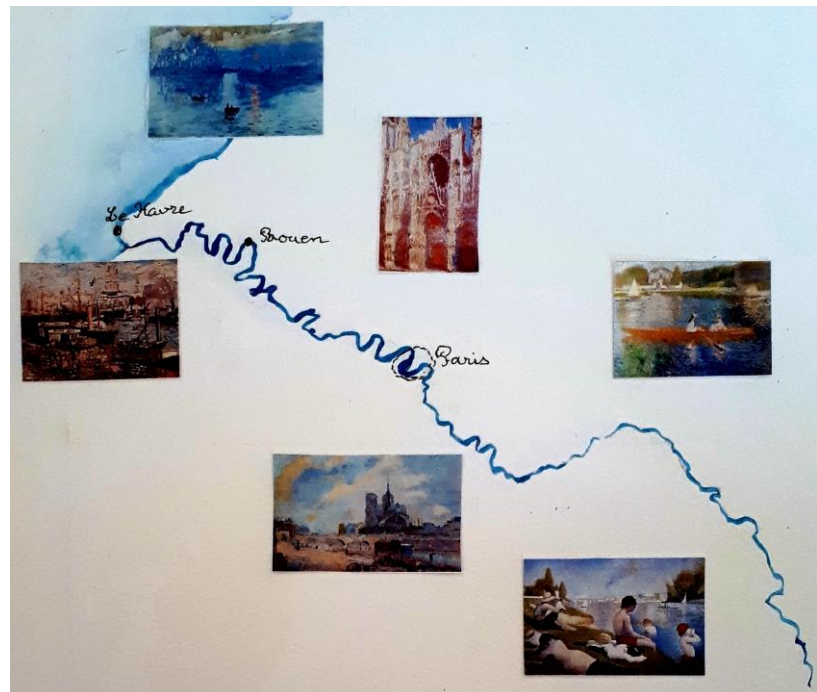
Elle s'en va vers la mer
En passant par Paris
La Seine a de la chance
Elle n'a pas de soucis

Et quand elle se promène
Tout le long de ses quais
Avec sa belle robe verte
Et ses lumières dorées

Notre-Dame jalouse
Immobile et sévère
Du haut de toutes ses pierres
La regarde de travers

Mais la Seine s'en balance
Elle n'a pas de soucis
Elle se la coule douce
Le jour comme la nuit

Et s'en va vers le Havre
Et s'en va vers la mer
En passant comme un rêve
Au milieu des mystères
Des misères de Paris.



23. L'invitation au voyage, Baudelaire

Mon enfant, ma sœur,
Songe à la douceur
D'aller là-bas vivre ensemble !
Aimer à loisir,
Aimer et mourir
Au pays qui te ressemble !

Des meubles luisants,
Polis par les ans,
Décoreraient notre chambre ;
Les plus rares fleurs
Mêlant leurs odeurs
Aux vagues senteurs de l'ambre,

Vois sur ces canaux
Dormir ces vaisseaux
Dont l'humeur est vagabonde ;
C'est pour assouvir
Ton moindre désir
Qu'ils viennent du bout du monde.

Les soleils mouillés
De ces ciels brouillés
Pour mon esprit ont les charmes
Si mystérieux
De tes traîtres yeux,
Brillant à travers leurs larmes.

Les riches plafonds,
Les miroirs profonds,
La splendeur orientale,
Tout y parlerait
À l'âme en secret
Sa douce langue natale.

Les soleils couchants
Revêtent les champs,
Les canaux, la ville entière,
D'hyacinthe et d'or ;
Le monde s'endort
Dans une chaude lumière.

Là, tout n'est qu'ordre et beauté,
Luxe, calme et volupté.

Là, tout n'est qu'ordre et beauté,
Luxe, calme et volupté.

Là, tout n'est qu'ordre et beauté,
Luxe, calme et volupté.



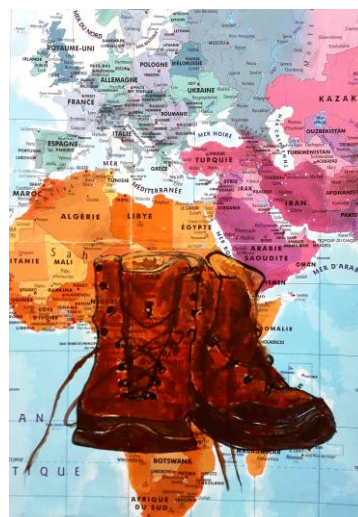
24. Evasion, salle d'attente, Yves Barbarin

Je voulais m'en aller, partir à l'aventure,
Oublier les saisons, les heures et les jours,
Effacer tout le temps qui s'en va pour toujours,
Goûter un nouveau monde en bonne créature.

L'histoire n'aurait plus aucune signature.
J'y serais évadé ; mon âme troubadour
Donnerait l'innocence à mon humble discours
Et mon regard tout neuf ferait d'autre peinture.

Mais j'ai peur de mourir dans cette tentation
Si proche du délire et de la damnation,
J'aime trop mon parcours : sa route est délicieuse !

Je préfère un poème et son rythme chantant.
A travers sa musique et sa rime audacieuse,
J'y peux vivre l'instant sans connaître le temps.



*
* *